

VERS LE POLE

Par FRIDTJOF NANSEN

(Suite)

LA TERRE ENFIN !

Quand les voyageurs, le 22 juillet, quittèrent le Camp de l'Attente, avec les deux traîneaux, les deux kayaks et les deux chiens, ils s'étaient à la fois restaurés — et allégés. Que de sacrifices ! Que d'objets précieux abandonnés dans la solitude de la banquise ! "Outre une quantité de viande et de graisse, nous avons laissé trois belles peaux d'ours et même notre ami fidèle, le lit sac, — une superfluité en cette saison — une partie du bois des traîneaux, des ski de rechange, presque tous les médicaments de Blessing, des instruments, une pelle à friser, la moitié d'un couvercle d'aluminium, des sacs, des outils, de la toile à voile, des mocassins lapons, nos gants de peau de loup, un marteau géologique, la moitié d'une chemise, etc., etc., et bien d'autres choses éparses dans une confusion chaotique.

"Mercredi, 24 juillet. — Enfin la merveille est apparue, — la terre ! — la terre alors que nous n'y croyions presque plus. Il y a presque deux années que nous n'avions vu s'élever quelque chose au-dessus de cette

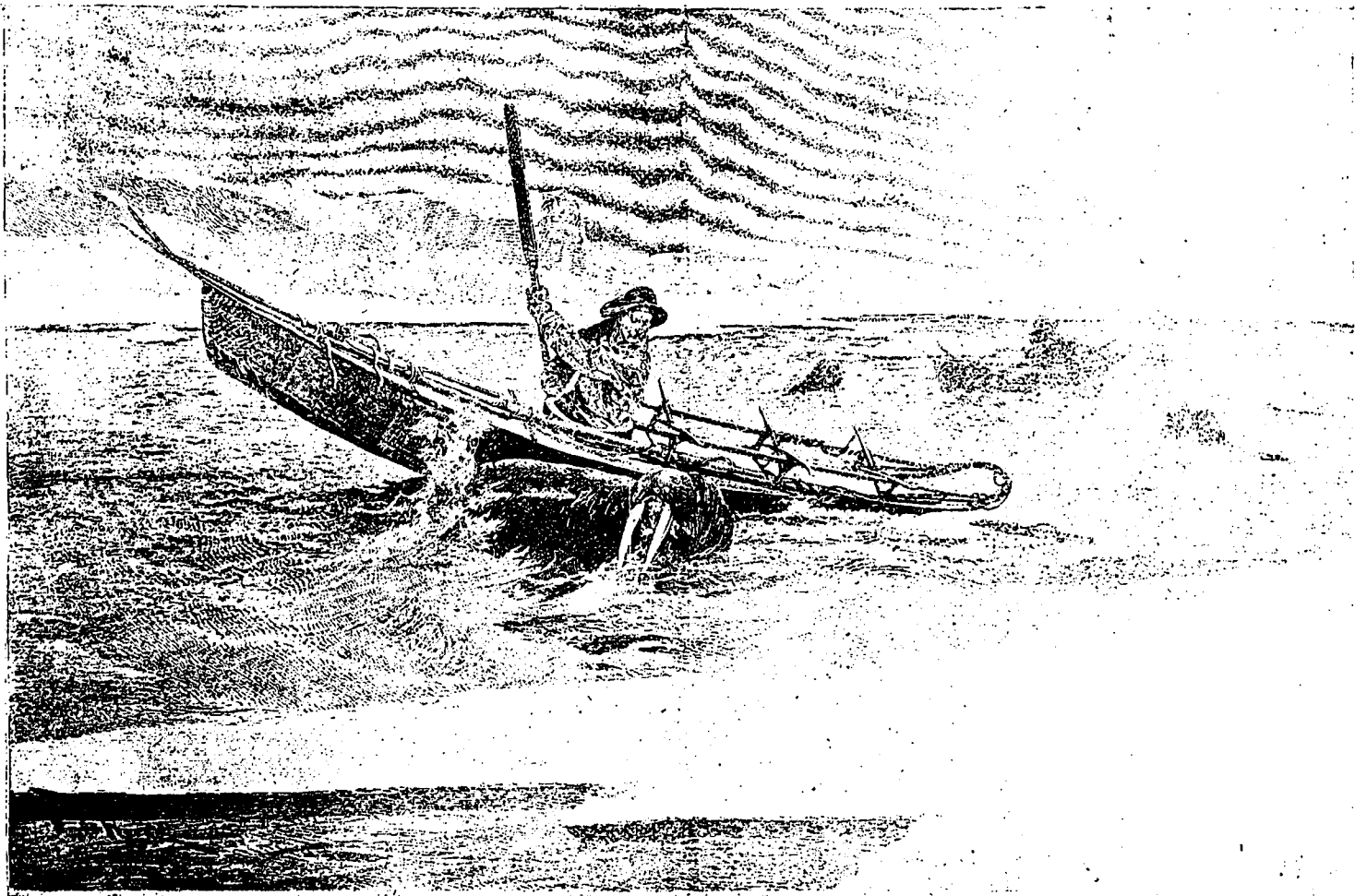
attelages étranges. Leur marche à travers les arêtes de pression et les hummocks est incroyablement lente. Et il semble que plus ils avancent, plus la terre fuit : — la dérive en réalité les éloigne de la terre, ils se rendent bientôt à l'évidence.

Pour comble de misère, Nansen peut à peine se trainer. De minces couvertures n'ont remplacé que désavantageusement le sac laissé au Camp de l'Attente, et l'explorateur souffre actuellement d'un lumbago, causé par l'humidité et le froid en même temps que par la fatigue. "Johansen, écrit-il, est obligé de m'ôter mes bottes et mes chaussettes, car je suis dans l'impossibilité de le faire moi-même. Il est si petit et prend soin de moi comme d'un enfant." Mais ces hommes sont trempés d'une façon toute spéciale : quelques jours après, Nansen est remis sur pied.

"Samedi, 3 août. — Labeur inouï. Nous ne pourrions jamais l'accomplir, si ce n'était que nous devons l'accomplir. Depuis plusieurs jours, les chiens, pour toute nourriture, se sont partagé quelques monnettes. Hier, ils n'ont eu qu'un peu de graisse...

"Lundi, 5 août. — Nous n'avons jamais eu de plus mauvaise glace qu'hier. Nous avons néanmoins réussi à faire un peu de chemin, et deux heureux incidents ont marqué la journée : Johansen n'a pas été dévoré par un ours et nous avons vu de l'eau libre au pied du glacier qui borde la terre.

"Nous sommes partis à 7 heures hier matin. On eût dit qu'un géant avait lancé pêle-mêle d'énormes blocs et avait ensuite répandu entre eux



NANSEN ET JOHANSEN ATTAQUÉS PAR DES MORSES.

ligne blanche infinie qui borne l'horizon des espaces polaires... Nous la quittons, l'immense banquise blanche et déserte, sans laisser derrière nous aucune trace ; la piste de notre petite caravane à travers les plaines sans fin a depuis longtemps disparu. Une vie nouvelle commence pour nous : pour la glace, c'est toujours la même.

"Cette terre a longtemps hanté nos rêves, et maintenant elle vient comme une vision, comme une terre des contes de fée. Blanche de neige accumulée, elle s'arque au-dessus de l'horizon avec l'aspect de nuages lointains qu'on craint à chaque instant de voir disparaître.

"Je me l'étais imaginée sous plusieurs aspects, avec de hauts pics et des glaciers étincelants, mais jamais ainsi, semblable seulement à l'apparence de la terre. Elle n'a rien d'engageant ; elle est pourtant la bienvenue. En somme, nous ne pouvions l'espérer autrement que couverte de neige, avec toute la neige qui tombe ici..."

L'apparition de la terre fut fêtée, comme il convenait, par un plantureux repas : les dernières pommes de terre avaient été réservées pour l'occasion. Puis Nansen et Johansen se remirent en route dans la direction du rivage qui était pour eux la Terre promise. Il leur paraissait si proche que Johansen ne doutait pas qu'ils n'y parvinssent le soir même ; Nansen s'attendait, au contraire, à deux jours de marche : il n'était guère moins loin de compte...

Leurs illusions durent peu. La surface de la glace est plus impraticable que jamais. Nansen et son chien Kaifas hâlent un des traîneaux ; Johansen et Suggen tirent l'autre. Hommes et chiens forment deux

une bouillie de neige et d'eau. La brume était épaisse. Après une marche fatigante, nous sommes enfin arrivés à un chenal qu'il fallait traverser avec les kayaks. Je m'occupais de mettre le mien à l'eau quand j'entendis un bruit de lutte derrière moi, et Johansen me cria : "Prenez le fusil !" Je me retournai, et je vis un ours énorme se précipiter sur mon compagnon, qui était tombé sur le dos. J'essayai de retirer mon fusil de sa glaine placée à l'avant du kayak, quand l'embarcation glissa dans l'eau. Ma première pensée fut de sauter sur le kayak ; mais il eût infailliblement chaviré. Je m'efforçai donc de le ramener sur le bord, de façon à pouvoir saisir mon arme. Cela faisant, je ne pouvais me retourner pour voir ce qui se passait, mais j'entendis Johansen me dire tranquillement : "Il faudra vous dépêcher, si vous voulez arriver à temps."

"Me dépêcher ! Je le pensais bien ! Enfin j'atteignais le canon, j'attrapai le fusil et, me retournant, je visai. L'ours n'était pas à 2 mètres, prêt à faire un mauvais parti à mon chien Kaifas. Atteint derrière l'oreille, il tomba raide mort.

"L'ours nous avait sans doute suivi comme un chat en se dissimulant derrière les glaçons, et s'était approché du kayak de Johansen, pendant que nous étions occupés au bord de la crovasse. Johansen avait tourné la tête et l'avait aperçu, mais, avant d'avoir compris à qui il avait affaire, il reçut dans la figure un coup de patte qui lui avait fait voir trente-six chandelles, et il avait été renversé sur le dos. Il avait alors engagé avec l'animal un véritable combat de boxe, puis l'avait saisi au cou en tirant